

occuper le point le plus élevé de la prairie vers le milieu ; de là il leur serait facile de suivre de l'œil toutes les évolutions de la chasse. Olivier, à une extrémité de la prairie, et moi à l'autre, chacun à la tête de deux ou trois des gens du Plesquen, nous aurions pour mission d'effrayer le renard à son approche, afin de lui faire rebrousser chemin ; il ne pouvait guère s'échapper par ailleurs : la prairie était bordée dans le sens de sa longueur, à droite par un ruisseau, à gauche par un talus fort élevé ; de la sorte, l'animal faisant la navette, la chasse se poursuivrait toujours sur la prairie jusqu'à la péripétie finale.

Le plan ainsi dressé, M. du Quillio brusqua le désert, et courut donner des ordres pendant que les dames, les jeunes Kermerel, Olivier et moi, nous nous acheminions vers les postes qui nous avaient été assignés. Madame du Quillio, mon père et Sophie restèrent à la maison. Je compris que Sophie n'éprouvait pas d'attrait pour un spectacle qui avait son côté cruel : une bête, voire malfaisante, exposée à la dent de ses ennemis sans pouvoir se défendre, excite toujours une certaine pitié ; ce n'est plus une lutte, c'est une exécution.

Du reste, je ne demandai point à Sophie ses impressions, je ne lui parlai pas ; durant le souper je n'avais pas même levé les yeux sur elle. Et pourtant je ne voyais qu'elle, mais je la voyais dans une sorte de lointain ; en quelques heures un abîme s'était creusé entre elle et moi, il me semblait que je ne pouvais plus l'approcher, lui parler, entendre sa voix, épier son sourire, une force implacable nous séparait. La vraie Sophie m'était enlevée ; il ne me restait qu'une Sophie idéale ; un instant j'avais entrevu la plus charmante des créatures ; j'avais cru lire dans son regard quelque chose de plus doux que la bienveillance, de plus fort que l'amitié, de plus durable que la vie ; mais ce n'était qu'un rêve, une apparition céleste qui s'envolait en me laissant seul, brisé, désespéré.

Dans l'état où me jetaient ces poignantes pensées, ce me fut un soulagement de m'éloigner du joyeux monde qui attendait merveilles du spectacle promis ; lequel spectacle, par le fait, ne répondit ni à l'attente, ni aux promesses. M. du Quillio avait compté sans un énorme tas de fagots placé près du talus qui bordait la prairie à gauche. A peine lâché, le renard, entendant les chiens à cinquante pas derrière lui et ne se fiant pas apparemment à la vitesse de ses jambes, avisa le tas de fagots, y courut tout droit et se faufila jusqu'au milieu par une ouverture trop étroite pour que les chiens pussent le suivre.